

Lors d'une conférence présidée par William Baumol, Lionel Robbins reprend les points essentiels de son *Essai sur la nature et la signification en science économique* et répond aux critiques qui lui ont été adressées.

Partie 1 : L'objet d'étude de l'économie

Durant la jeunesse de Robbins, ce qui était considéré comme l'objet d'étude de l'économie était les causes du bien-être matériel. Suivant les travaux de Baumol et Bowen, Robbins caractérise cette conception comme trop restreinte, puisqu'elle écarte le bien-être immatériel. Hayek propose de renommer l'économie en "science des échanges" (*science of exchanges*), car pour lui les aspects économiques des décisions et des activités des agents peuvent être considérés comme des échanges conditionnés par les biens rares. Cependant, cela ne permet pas d'avoir une vision suffisamment claire des conditions qui amènent à l'échange. Pour ce faire, Robbins propose de définir la rareté comme une relation entre des objectifs, personnels comme collectifs, et les moyens de les satisfaire. Cette définition apparaît dans le *Traité sur la nature humaine* de Hume et chez Menger, selon lesquels l'épargne a pour condition nécessaire une limitation des biens confrontée à une demande anticipée. Elle permet ainsi d'étudier les échanges et les arrangements institutionnels qui émanent de cette condition.

Partie 2 : Le statut scientifique de l'économie

La science est la formation d'hypothèses concernant des relations, servant à les expliquer, ou, possiblement, à prédire leurs résultats ; ces hypothèses sont testées par la logique et par l'observation. Sont retenues de façon provisoire, comme l'a indiqué Popper, les hypothèses qui ont réussi l'épreuve de la réfutabilité. Les propositions positives de l'économie se conforment à cette prescription, tout autant que les sciences naturelles, même si les méthodes et les problèmes sont différents.

Comme l'a expliqué Von Mises, l'action humaine est rationnelle et cohérente. Pour Robbins, les économistes doivent aussi y repérer les incohérences, mais il s'accorde sur l'idée que leur objectif est d'adopter une approche téléologique, soit d'étudier les objectifs, implicites ou explicites, qui sous-tendent les comportements des individus et des groupes. Cependant, certains, influencés par la psychologie comportementale, disent qu'on ne peut conclure des relations de causalité qui n'ont pas été directement observées. Pour Robbins, cette vision pose problème, car elle ignore l'influence des phénomènes indirectement observables comme les attentes, les erreurs et les aléas de la mode sur le comportement individuel. Tant que les hypothèses de ces relations peuvent être testées, même de façon indirecte, elles sont scientifiquement admissibles.

Par ailleurs, ce qui est observé en économie, contrairement à ce qui est observé dans des disciplines comme la physique, s'observe dans un contexte précis et pas forcément dans un autre : il y a absence de persistance. Aussi, l'économie a un effet performatif : les économistes enrichissent les connaissances en économie, les individus apprennent et, sur cette base, changent leur comportement économique. Ainsi, les prédictions quantitatives ne sont pas aussi évidentes en économie qu'en sciences naturelles. On peut trouver des explications de ce qu'il s'est passé, mais pas vraiment prédire. Pour Robbins, il vaut donc mieux étudier les causalités de façon non quantitative.

D'autre part, les économistes devraient étudier ce qui est et ce qui pourrait être, mais pas ce qui doit ou devrait être. L'économie est une science positive et non pas normative. Myrdal disait qu'implicitement ou explicitement, toute théorie économique est chargée de jugements de valeur - ce avec quoi Robbins est en désaccord. Il ne s'agit pas pour autant de nier que les discussions politiques et éthiques ont pu influencer l'évolution de l'économie comme discipline. Pour éviter les critiques extérieures au champ intellectuel de l'économie, il faut bien faire la distinction sémantique entre ce qui relève du positif et ce qui relève du normatif et être explicite sur la position prise par l'économiste.

Partie 3 : La tentative de donner des justifications scientifiques aux propositions normatives de l'économie du bien-être

La raison d'être de l'économie du bien-être est la volonté de démontrer scientifiquement qu'une politique est bonne ou mauvaise. Dans la vie quotidienne, chacun fait des comparaisons entre les niveaux de bonheur des différents individus ou groupes d'individus, mais il s'agit d'estimations subjectives et non de faits, car il n'y a pas de mesure objective. Selon Bentham, les comparaisons interpersonnelles ne sont qu'une convention, même s'il les voit comme essentielles pour le raisonnement pratique. Pour Pareto, l'économie se trouve dans un état optimal lorsqu'il est impossible d'augmenter l'utilité d'un agent sans diminuer celle d'un autre. Seulement, c'est un jugement de valeur, car ce n'est pas un objectif désirable aux yeux de tous, notamment aux yeux de ceux **qui devront y sacrifier de leur utilité**.

Une extension du critère de Pareto est le principe de compensation. D'après ce principe, une allocation des ressources doit être choisie si, en compensant les pertes des perdants à travers une indemnité, la situation atteinte est la plus efficiente au sens de Pareto. Cependant, l'indemnité est potentielle et il se peut qu'elle ne soit pas effectivement payée. Or, dans ce cas, la condition fondamentale de Pareto est violée, et il va falloir opérer des redistributions qui relèvent d'autant plus du jugement de valeur que dans la conception parétienne originelle. Robbins est ainsi en accord avec la vision proposée par J. Chipman et J. Moore, selon laquelle la Nouvelle Économie du bien-être s'est effondrée d'un point de vue scientifique.

Partie 4 : L'économie politique selon Robbins

Pour Robbins, la politique est trop importante pour être laissée aux politiciens et mérite l'éclaircissement des économistes. Cependant, l'« économie politique » d'Adam Smith ne distinguait pas le politique du scientifique, opération pourtant nécessaire selon Robbins, qui propose de réhabiliter ce terme, mais de le réserver à la sphère d'intérêt qui implique des jugements de valeur. D'ailleurs, les travaux de Bentham seraient de l'économie politique et Robbins s'accorde sur certains fondements éthiques qui ont été soulevés dans la théorie des comparaisons interpersonnelles. Cependant, on ne peut pas s'en contenter comme base de recommandation politique. En effet, l'économie du bien-être, ancienne comme nouvelle, en donnant l'impression de donner des conseils précis par le biais de formules mathématiques, passe à côté de réflexions connexes importantes, par exemple sur le traitement égal d'individus qui n'ont pas contribué également à la société, ou sur des problématiques comme la liberté, le consentement et le rôle coercitif de l'État.

Conclusion

Robbins résume les points importants de sa réflexion. Il adhère à l'idée que l'objet de la science économique est la description du comportement conditionné par la rareté. Malgré les enjeux que recouvre l'étude d'êtres capables de choix et d'apprentissage, l'économie répond aux mêmes exigences logiques que toute autre discipline scientifique, sans céder aux biais idéologiques. Contrairement à ce que prétend l'économie du bien-être, on ne peut pas rendre scientifique ce qui relève du jugement de valeur et sans pour autant rejeter ces jugements, il est essentiel de les reconnaître comme tels, comme le fait l'économie politique. Il propose d'enrichir l'enseignement de cette discipline en les accompagnant de cours adéquats en histoire et politique.

Questions

- Selon Robbins, est-ce que les sciences naturelles répondent davantage aux critères de scientificité que l'économie ?
- Selon Myrdal, toute proposition en science économique est chargée de jugements de valeur. Robbins répond qu'il ne voit pas en quoi la proposition suivante est imprégnée de contenu éthique : « Si le marché est libre, et que la demande excède l'offre, les prix ont tendance à augmenter ». Êtes-vous d'accord avec Robbins ?